

SUJET 1 : LES COULEURS

<https://www.lhistoire.fr/la-révolution-des-couleurs-ou-le-triomphe-du-bleu-->

La révolution des couleurs ou le triomphe du bleu

Michel Pastoureau dans mensuel 229-février 1999 -

Le bleu est la couleur de l'Europe. Il teint son drapeau, l'emblématise dans la série des cinq anneaux olympiques et constitue dans chaque pays du Vieux Continent la couleur vestimentaire la plus portée. Il n'en a pas toujours été ainsi. C'est au Moyen Age que cette préférence est née, à l'occasion d'une véritable révolution esthétique.

Envisagée dans la longue durée, l'histoire de la couleur bleue au sein des sociétés occidentales est celle d'un complet renversement des valeurs. Pour les peuples de l'Antiquité classique, en effet, cette couleur compte peu. Or aujourd'hui le bleu est de loin la couleur préférée de tous les Européens, quel que soit leur pays d'origine. C'est ce que montrent toutes les enquêtes d'opinion conduites depuis la dernière guerre, qui le placent, avec plus de la moitié des réponses, loin devant le vert (autour de 20 % des réponses) et le rouge (environ 8-10 %). En France, cette préférence marquée pour le bleu est même encore plus affirmée que dans les pays voisins et frise parfois les 60%.

Sans atteindre des chiffres aussi élevés, on constate que le bleu est également préféré aux États-Unis, au Canada, en Australie et dans tous les pays du monde occidental. La culture européenne a fait tache sur d'autres continents et celle-ci est restée presque indélébile. En revanche, dès que l'on étend de telles enquêtes à des pays non occidentaux, les chiffres et les préférences deviennent autres. Au Japon, par exemple, c'est le rouge qui vient en tête, devant le blanc et le noir. En Chine et en Inde, c'est le jaune (mal aimé en Europe). Dans la plupart des pays d'islam, c'est le vert, couleur du Prophète et du paradis, devant le blanc et le noir. Dans le domaine de la couleur, tout est toujours culturel, étroitement culturel.

Cette préférence bien marquée des Européens pour la couleur bleue pose à l'historien deux questions : pourquoi ? depuis quand ? Ces deux questions sont du reste, liées et tenter d'y répondre n'est pas aisé. Elles soulèvent des problèmes complexes qui s'inscrivent dans la longue durée et qui touchent à tous les domaines de la vie sociale, religieuse, artistique et intellectuelle. Ce qui est certain, en revanche, c'est que ce goût immodéré des Européens pour le bleu ne remonte nullement à « une lointaine Antiquité ». Il date du Moyen Age central, et plus précisément des XI-XIII siècles. On peut même parler pour cette époque d'une véritable « révolution bleue ».

Dans l'Antiquité gréco-romaine, le bleu est une couleur généralement peu appréciée et dont on fait un usage modéré. Pour les Romains, par exemple, le bleu est la couleur des Barbares, notamment des Celtes et des Germains. Non seulement parce que ceux-ci ont souvent les yeux bleus - ce qui à Rome est dévalorisant - mais aussi parce que, chez plusieurs peuples de Gaule, de Bretagne et de Germanie, certains guerriers ont coutume de se peindre le corps en bleu avant de partir au combat. Pour ce faire, ils emploient de la guède, plante dont ils tirent une matière

colorante leur servant à se peindre le corps et à teindre leurs vêtements. A Rome, personne ne s'habille de bleu ; ce serait extravagant. Aux dires de César et de Tacite, ce bleu un peu grisé donne à ces guerriers barbares un aspect « fantomatique » qui effraie leurs adversaires.

Le vocabulaire lui-même souligne cette méfiance ou ce désintérêt des Romains pour la couleur bleue. Dire « bleu » en latin classique n'est pas un exercice facile. Il existe certes un grand nombre de mots mais aucun ne s'impose vraiment. Tous sont en outre polysémiques et expriment des nuances imprécises. Ainsi le mot *caeruleus*, le plus fréquent pour dire bleu à l'époque impériale, désigne à l'origine la couleur de la cire. Les frontières entre bleu et noir, bleu et vert, bleu et gris, bleu et violet et même bleu et jaune restent floues et perméables. Il manque au latin un ou deux termes de base qui permettraient d'asseoir solidement le champ lexical, chromatique et symbolique du bleu, comme cela se fait sans difficulté aucune pour le rouge, le vert, le blanc et le noir. Cette imprécision du lexique latin des bleus explique du reste pourquoi, quelques siècles plus tard, toutes les langues romanes seront obligées de solliciter deux mots étrangers au latin pour construire leur vocabulaire dans la gamme de cette couleur : d'un côté un mot germanique (*blau*), de l'autre un mot arabe (*azur*).

Malgré la diffusion du christianisme et son nouveau regard porté vers le monde des cieux, ce relatif discrédit du bleu traverse les premiers siècles du Moyen Age. Certes, le bleu existe, aussi bien dans la vie quotidienne que dans la création artistique ; mais ce n'est pas une couleur de premier plan comme le sont alors le rouge, le blanc et le noir. Le bleu est présent mais ne compte guère, ni sur le plan symbolique ni sur le plan social. C'est une couleur qui sert surtout à teindre les vêtements des paysans (nos « bleus » de travail viennent de très loin).

Cette situation perdure jusqu'au début du XI^e siècle. Puis, en quelques décennies, tout change profondément. A partir de cette date, en effet, le bleu cesse d'être en Occident la couleur de second plan ou de pauvre renom qu'il était pendant l'Antiquité romaine et le début du Moyen Age.

Bien au contraire, il devient une couleur à la mode, une couleur aristocratique. En deux ou trois générations, son statut change, sa valeur économique décuple, sa vogue dans le vêtement s'étend, sa place dans la création artistique se fait envahissante. Étonnante et soudaine promotion qui témoigne d'une réorganisation totale de la hiérarchie des couleurs dans les codes sociaux, dans les systèmes de pensée et dans les modes de sensibilité. Ce nouvel ordre des couleurs, dont les prémices se font sentir dès les lendemains de l'An Mil, ne concerne évidemment pas la seule couleur bleue. Toutes les couleurs sont concernées. Mais le sort réservé au bleu et la remarquable promotion qui est la sienne en tout domaine sont pour l'historien de bons fils conducteurs pour étudier cette mutation culturelle de grande ampleur.

C'est dans l'art et les images que la montée des tons bleus se fait sentir le plus précocement... Non pas que précédemment le bleu ait été absent des images, bien évidemment ; il est même abondant dans la mosaïque (1) chrétienne des premiers

siècles et l'est encore dans certaines miniatures de l'époque carolingienne... Mais, jusqu'au XIIe siècle, il reste souvent une couleur secondaire ou périphérique. Et, sur le plan emblématique et symbolique, il compte moins que les trois « couleurs de base » (pour reprendre une expression chère aux anthropologues) des cultures anciennes : le rouge, le blanc et le noir.

Si l'on considère l'iconographie de la Vierge, on constate que celle-ci n'a pas toujours été habillée de bleu. Il faut vraiment attendre la première moitié du XIIe siècle pour que dans la peinture occidentale elle soit désormais prioritairement associée à cette couleur et que celle-ci devienne un de ses attributs obligés : le bleu prend désormais place soit sur son manteau (cas le plus fréquent), soit sur sa robe, soit, plus rarement, sur l'ensemble de sa tenue vestimentaire. Auparavant, dans les images, Marie pouvait être vêtue de n'importe quelle couleur mais il s'agissait presque toujours d'une couleur sombre : noir, gris, brun, violet, bleu ou vert foncé. L'idée qui domine est celle d'une couleur d'affliction, une couleur de deuil. La Vierge porte le deuil de son fils mort sur la croix.

Cette idée est déjà présente dans l'art chrétien des premiers siècles - dans la Rome impériale on porte parfois des vêtements noirs ou sombres à l'occasion des funérailles d'un parent ou d'un ami - et se prolonge dans l'art carolingien. Toutefois, dans la première moitié du XIIe siècle, cette palette va en se réduisant et le bleu tend à remplir à lui tout seul ce rôle d'attribut mariai du deuil. En outre, il s'éclaircit, se fait plus séduisant : de terne et sombre qu'il était depuis plusieurs siècles, il devient plus franc et plus lumineux.

L'extraordinaire développement du culte mariai assure la promotion de ce nouveau bleu, et cette promotion s'étend rapidement aux différents domaines de la création artistique. C'est à cette époque, par exemple, que les peintres verriers mettent au point le célèbre « bleu de Chartres » (ce bleu relativement clair, très lumineux, obtenu à partir du cobalt, fut sans doute d'abord un bleu de Saint-Denis puis du Mans) et les différents bleus des verrières dans les églises d'Occident. Les émailleurs les imitent quelques années plus tard et sont imités à leur tour par les enlumineurs.

Plus tard encore, ..., quelques grands personnages se mettent à porter des vêtements bleus - ce qui aurait été impensable deux ou trois générations plus tôt - à l'imitation de la reine du ciel. En s'habillant de bleu dans les images, celle-ci contribue efficacement à la valorisation nouvelle de cette couleur dans l'ensemble de la société.

UN ÉCU D'AZUR SEMÉ DE FLEURS DE LIS D'OR

Car cette valorisation ne s'exprime pas seulement dans les images. Elle touche tous les domaines de la vie sociale, agit profondément sur les modes de sensibilité et a des conséquences économiques importantes. Sur certains terrains, la diffusion continue de la couleur bleue peut même s'étudier de manière chiffrée. Ainsi dans les armoiries. L'étude statistique des couleurs du blason met en valeur une constante progression de l'indice de fréquence de l'azur - c'est le nom français du bleu en

héraldique - dans les armoiries européennes entre l'époque de leur apparition, vers le milieu du XIV^e siècle, et le début du XV. Cet indice n'est encore que de 5 % vers 1200, mais il passe à près de 15 % dès 1250, à près de 30 % vers 1300 et continue de croître jusqu'à l'époque moderne (2) ...". La progression est spectaculaire. Elle est liée à la promotion générale des tons bleus, mais elle a aussi, sur ce terrain particulier qu'est l'héraldique, un « agent de promotion » jouant un rôle comparable à celui de la Vierge dans les images : le roi de France.

Depuis la fin du Xe siècle, en effet, et peut-être même un peu plus en amont, le roi capétien use d'un écu armorié « d'azur semé de fleurs de lis d'or ». Il est à cette époque le seul souverain d'Occident qui porte du bleu dans ses armoiries. Cette couleur, qui fut d'abord une couleur d'usage familial avant de devenir strictement héraldique, a probablement été choisie quelques décennies plus tôt en hommage à la Vierge, protectrice du royaume de France et de la monarchie capétienne. Suger et saint Bernard - qui tous deux vouaient à la Vierge un culte personnel - ont certainement joué un rôle décisif dans ce choix, comme du reste dans celui de la fleur de lis, autre attribut mariai qui devint emblème royal capétien au tournant des règnes de Louis VI (1108-1137) et de Louis VII (1137-1180), puis véritable figure héraldique au début de celui de Philippe Auguste (1180-1223). Plus tard, le prestige du roi de France est devenu tel que bien des familles et des individus, par imitation, introduisent de l'azur dans leurs armoiries, d'abord en France, puis dans toute la Chrétienté occidentale.

Couleur iconographique - mais pas liturgique (3) - de la Vierge, couleur du roi de France et de la dignité royale, couleur associée par les textes littéraires à l'idée de joie, d'amour, de loyauté, de paix et de réconfort, le bleu devient même pour certains auteurs la première des couleurs, la plus belle des couleurs. Dans ce rôle nouveau, il prend progressivement la place du rouge... »

Attestée de bonne heure dans les images et les œuvres d'art, plus tard dans les armoiries et les textes littéraires, la promotion quantitative et qualitative de la couleur bleue l'est également dans d'autres domaines. Ainsi sur les étoffes, pour lesquelles les progrès des techniques tinctoriales à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e permettent la fabrication d'un bleu clair et lumineux au lieu des bleus ternes, grisâtres ou délavés des siècles précédents. D'où la vogue croissante de cette couleur dans le vêtement aristocratique et patricien, alors qu'elle était jusque-là réservée aux vêtements paysans. D'où également les premiers rois - tels Saint Louis (5) ou Henri III d'Angleterre, à l'horizon des années 1240-1250 - qui commencent à se vêtir de bleu, ce que les souverains des années 1100 n'auraient sans doute pas encore eu l'idée de faire.

L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE DEMEURENT FIDÈLES AU ROUGE

Ces rois sont rapidement imités par leur entourage, et même par le roi Arthur, le principal roi légendaire né de l'imagination médiévale : non seulement dans les miniatures, on voit souvent Arthur vêtu de bleu, mais il porte dorénavant pour armoiries un écu « d'azur à trois couronnes d'or », c'est-à-dire un écu dont les couleurs sont identiques à celles du roi de France. La seule résistance à cette mode

envahissante des bleus royaux et princiers vient des pays germaniques et d'Italie, où le rouge, couleur de l'empereur, comme l'était la pourpre dans l'Antiquité romaine, retarde quelque peu la promotion du bleu. Mais c'est une résistance de courte durée : à la fin du Moyen Age, même en Allemagne et en Italie, le bleu est devenu la couleur des rois, des princes, des nobles et des patriciens - le rouge restant la couleur emblématique et symbolique du pouvoir impérial et de la papauté. Cette vogue nouvelle des tons bleus est favorisée par les progrès des teintures et par le développement de la culture de la guède.

Au XIIe siècle, cette culture est en pleine expansion. En plusieurs régions (Picardie, Languedoc, Hesbaye, Thuringe), la guède devient même une véritable plante « industrielle » - ce que seule la garance (6) (qui sert à teindre en rouge) était jusque-là - et fait l'objet d'un commerce international très actif. Ce même siècle nous a laissé plusieurs témoignages de conflits violents entre marchands de garance et marchands de guède. En Thuringe, les premiers vont jusqu'à demander à des maîtres verriers de représenter les diables en bleu sur les vitraux des églises afin de discréditer la mode nouvelle. Peine perdue, la guède triomphe, et, dans tout l'Occident, à partir du milieu du XIIe siècle, les tons rouges commencent à reculer au profit des bleus dans l'étoffe et le vêtement, au grand dam des marchands de garance. Il n'y a que sur la soie et sur les draps de luxe - les célèbres draps « écarlates », ces draps de luxe très souples, dont la laine pouvait à l'origine être teinte en n'importe quelle couleur - que les rouges parviennent à contenir la mode nouvelle. Mais cette résistance des somptueux rouges vestimentaires ne durera guère au-delà du Moyen Age.

La mode des bleus favorise la fortune des teinturiers spécialisés dans cette couleur ; peu à peu ils prennent la tête de leur profession à la place des puissants teinturiers de rouge. Cette évolution se fait à des rythmes différents selon les villes. Elle est précoce en Flandre, en Picardie, en Languedoc et en Toscane ; plus tardive à Venise, à Gênes, à Avignon, à Nuremberg ou à Paris. La réalisation du chef-d'œuvre, nécessaire à l'ouvrier teinturier pour obtenir la maîtrise, est un bon témoignage de ces mutations : à Rouen, à Toulouse, à Erfurt, le chef-d'œuvre final (teindre plusieurs pièces de drap de qualités différentes) se fait en bleu dès le XIVe siècle, y compris pour les ouvriers ayant travaillé chez un teinturier de rouge, alors qu'à Milan il faut attendre le XV siècle...

PROGRES TECHNIQUES ET RÉVOLUTIONS SYMBOLIQUES

Pour l'historien, la question essentielle est de savoir quel est le moteur de cette soudaine promotion du bleu et la cause profonde des différentes mutations qui affectent l'ordre des couleurs dans son ensemble. Est-ce un progrès technique ou une découverte de la chimie des colorants qui a permis aux teinturiers occidentaux de réussir en quelques décennies ce qu'ils avaient été incapables de faire pendant de longs siècles : teindre un drap dans une belle couleur bleue, dense, profonde, solide, lumineuse ? Et est-ce cette diffusion de nouveaux tons bleus dans le textile et le costume qui a peu à peu amené la diffusion du bleu sur d'autres supports et avec d'autres techniques ? Ou bien, au contraire, est-ce parce que la société a demandé à ces mêmes teinturiers - comme elle l'avait déjà demandé à d'autres artisans - de

faire ces progrès pour accompagner la nouvelle valorisation du bleu, qu'ils ont effectivement accompli ces progrès ? Autrement dit : est-ce que l'offre précède la demande, est-ce que le chimique et le technique précèdent l'idéologique et le symbolique ? Ou bien, comme je le penserais plus volontiers, est-ce le contraire ?

A ces questions complexes il est impossible de répondre de manière univoque, car sur bien des points, la technique et la symbolique ne sont guère dissociables. Mais il est certain que, loin d'être anecdotique, la promotion du bleu est l'expression de changements importants dans l'ordre social, dans les systèmes de pensée et dans les modes de sensibilité. Le sort fait au bleu n'est en effet nullement isolé. Il n'est que la partie la plus visible d'un profond bouleversement qui concerne l'ensemble des couleurs et des relations qu'elles entretiennent les unes avec les autres. A un ordre ancien, qui remontait à des époques très lointaines, peut-être à la protohistoire, se substitue un nouvel ordre des couleurs.

Celui-ci s'exprime surtout par l'éclatement du vieux système ternaire blanc-rouge-noir qui avait traversé toute l'Antiquité orientale, biblique et gréco-romaine, puis les premiers siècles du Moyen Age. Ce système chromatique à trois pôles, que l'on rencontre dans de nombreuses civilisations, comme l'ont observé depuis longtemps les linguistes et les ethnologues (7), est en fait constitué par le blanc et par ses deux contraires. Il s'organise autour de deux axes : blanc-noir d'un côté, blanc-rouge de l'autre. Pendant des millénaires, la culture occidentale, comme d'autres cultures, avait vécu sur ce schéma à deux axes et à trois pôles. Non pas que les autres couleurs n'aient pas existé, bien sûr ; mais dès qu'il s'agissait de mettre en forme des codes sociaux ou des systèmes symboliques, ces trois couleurs comptaient plus que les autres. La double structure binaire blanc-noir et blanc-rouge n'était du reste que l'expression « en couleurs » de structures d'opposition fondamentales : clair-sombre, pâle-brillant, dense-désaturé, sec-humide, propre-sale, chaud-froid, près-loin.

Ce très ancien système chromatique à trois pôles a laissé une forte empreinte dans la littérature médiévale (chansons de geste, par exemple, mettant en scène trois personnages : l'un à cheveux noirs, l'autre à cheveux blonds, le troisième à cheveux roux), dans la toponymie et l'anthroponymie, dans les contes, les fables et le folklore... A un nouvel ordre de la société correspond un nouvel ordre des couleurs, s'appuyant désormais non plus sur trois mais sur six couleurs de base : blanc, rouge, noir, bleu, vert, jaune. Ces six couleurs permettent des combinaisons plus riches pour organiser les nouveaux codes sociaux et les systèmes de représentation, deux terrains où la fonction première de la couleur est de classer, d'associer, d'opposer, de hiérarchiser. Parmi ces combinaisons nouvelles, l'axe rouge-bleu prend rapidement une importance considérable car il permet au rouge d'avoir désormais, comme le blanc, un deuxième contraire : le bleu. Aux couples d'opposition blanc/noir et blanc/rouge, venus du fond des âges, s'ajoute à présent un autre couple de premier plan : rouge/bleu.

LA COULEUR PAR EXCELLENCE

Au XIII^e siècle, ces deux couleurs commencent à être pensées comme des contraires (ce qu'elles n'étaient jamais auparavant). Le bleu devient progressivement la couleur préférée, la couleur la plus portée dans le vêtement, la couleur par excellence. Le rouge reste la couleur du pouvoir, de la richesse, de la beauté et de la fête, ainsi que celle du péché et de la transgression. L'histoire des couleurs en Occident vient d'entrer dans une nouvelle phase.

NOTE 1. La mosaïque est un assemblage décoratif de petites pièces rapportées (pierre, marbre, terre cuite, smalt) retenues par un ciment et dont la combinaison figure un dessin.

NOTE 2. Pendant la même période, l'indice de fréquence du gueules (rouge) va décroissant : 60% vers 1200, 50% vers 1300, 40% vers 1400. Sur le calcul et l'interprétation de ces chiffres, cf. M. Pastoureau. *Traité d'héraldique*. Paris, Picard. 1993, pp. 117-119.

NOTE 3. Dans le domaine de la liturgie, la promotion de la couleur bleue s'est opérée trop tard pour qu'elle puisse y jouer un rôle important. Il n'y a donc pas de place pour la couleur bleue et les fêtes de la Vierge sont restées associées à la couleur blanche.

NOTE 5. Cf. J. Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 136-139 et 626-628.

NOTE 6. La garance, dont les propriétés tinctoriales rouges sont connues depuis la protohistoire, est une grande herbe vivace qui pousse à l'état sauvage sur de nombreux terroirs.

Le principe colorant, très puissant se trouve dans les racines de la plante ; ce sont elles que l'on fait sécher avant de les réduire en poudre au moyen d'une meule spéciale.

NOTE 7. On lira à ce sujet l'ouvrage fondamental de B. Berlin et B. Kay, *Basic Color Tenna. Their Universality and Evolution*. Berkeley, 1969, et la critique non moins fondamentale qu'en a donnée G. C. Conklin, « Color Catego-rization », dans *The American Anthropologist*, t. LXXV/4, 1973, pp. 931-942.

REPÈRES

L'AUTEUR : Michel Pastoureau occupe la chaire d'histoire de la symbolique occidentale à l'École pratique des hautes études. Il a publié une trentaine d'ouvrages, parmi lesquels, récemment, *Jésus chez le teinturier. Couleurs et teintures dans l'Occident médiéval* (Le Léopard d'or, 1998)...

MOT CLÉ : en teinturerie, la couleur bleue s'obtient à partir de la guède, plante que l'on trouve en Europe, aussi bien dans le Languedoc qu'en Picardie ou en Thuringe. Au XIV^e, son exploitation devient industrielle.

LA GUÈDE ET LE PASTEL

La culture de la guède, plante à partir de laquelle on obtient la teinture bleue, a fait, à partir du XIV^e siècle, la fortune du Languedoc et de la Thuringe.

La guède est une plante crucifère qui pousse à l'état sauvage dans de nombreuses régions de l'Europe, sur des sols humides ou argileux. Le principe colorant

(l'indigotine) réside essentiellement dans ses feuilles. Dès le milieu du XII^e siècle, la guède fait l'objet d'une véritable culture industrielle pour satisfaire la demande grandissante des teinturiers, des drapiers et du public dans les tons bleus. Les opérations nécessaires pour obtenir le colorant bleu sont longues et complexes. Les feuilles sont d'abord cueillies et broyées à la meule pour obtenir une pâte homogène qu'on laisse fermenter deux ou trois semaines. Ensuite on forme avec cette pâte - le célèbre pastel - des coques ou des tourteaux d'environ un demi-pied de diamètre. Puis on les laisse sécher lentement à l'abri sur des claies, avant de les vendre, au bout de quelques semaines, au marchand de pastel, le « guèdier ». C'est lui qui fait transformer ces coques en teinture. Travail long, délicat, salissant, nauséabond, nécessitant une main-d'œuvre spécialisée.

C'est pourquoi le pastel est un produit cher, même si la guède pousse facilement sur de nombreux terroirs.

Dès les années 1220-1240, certaines régions (Picardie et Normandie, Lombardie) sont spécialisées dans la culture de la guède. Plus tard, vers le milieu du XIV^e siècle, c'est le Languedoc qui devient, avec la Thuringe, la capitale du pastel européen. Celui-ci fait la fortune de villes comme Toulouse ou Erfurt, et les pays producteurs de guède et de pastel apparaissent à la fin du Moyen Age comme des « pays de cocagne », car cet « or bleu » fait l'objet d'un commerce intense.